

Pascale HASSOUN,

Colloque Chengdu
Avril 2002

Le geste d'écriture du psychanalyste

La Chine s'est présentée à moi par la calligraphie et par les courtes sentences de sages chinois très anciens.

Chine. Espace et temps très éloignés.

Je pensais ne jamais pouvoir la rejoindre.

Sauf par mon intérêt pour la discipline du trait qu'est la calligraphie.

J'étais dans ces pensées quand j'ai reçu un enfant qui m'a fait le cadeau de m'apprendre quelque chose ;

C'était lui mon maître.

Comme j'avais lu chez les calligraphes et les sages chinois que le plus petit peut être le maître du plus grand, j'ai interprété la rencontre de ce petit garçon comme un viatique pour venir en Chine

On pourrait comparer le processus psychanalytique au geste du calligraphe: il prend la plume, se concentre. D'un geste souple et ferme il parcourt la page, dessine courbes, pleins et déliés, montagnes, vallées et rivages et lorsque son geste s'achève la lettre apparaît.

Le processus psychanalytique est le parcours qui s'achève par la lettre. Lorsque nous nous risquons au processus psychanalytique nous n'avons pas le mot nous sommes à sa recherche. Il nous faut sauter en parachute, voire en chute libre, abandonner l'appui de l'intellectuel pour se laisser aspirer par le courant d'air de l'affect qui nous amène au bord de nos limites, au bord de l'appréhensible. Enfin nous pouvons mettre le mot juste là où nous nous sentions dispersé.

Tout jusqu'alors nous poussait dans notre paysage intérieur à contrôler le vertige, à contrôler la peur de la montée ou de la descente trop rapide. Nous étions mobilisés, immobilisés par les points douloureux.

Ce que nous faisons avec la psychanalyse c'est retrouver l'inscription inconsciente sous la surface du mot, c'est retrouver la force minérale sous les couches sédimentées par le traumatisme.

Quand le mot ou la lettre adviennent c'est comme le vol plané de l'oiseau qui prend le vent, qui se laisse porter et dériver. C'est le pinceau qui trace une ligne entre ce qui est pensé, parlé et vécu.

Le parcours d'une trace au bout du compte fait une lettre.

Nous ne sommes plus dans la pesanteur d'une recherche de dépendance. Nous sommes poussés au travail de deuil qui consiste à nous séparer d'une présence que

Pascale Hassoun

nous aurions aimé pourtant garder concrète, ce qui nous amenait à répéter pour ne pas la perdre. Nous faisons le deuil d'une image parentale intériorisée et ainsi la pensée peut prendre son envol.

Tel le goéland plongeant vers l'écume de mer nous retrouvons cette légèreté, cette sorte d'apesanteur éprouvée au moment fugace où la continuité entre le ciel et la mer semble être possible.

La posture corporelle et mentale de l'analyste et du patient font partie de ce processus.

Le psychanalyste induit un mouvement dans lequel l'analysant lui aussi se lance. Ce n'est pas le psychanalyste qui prendrait l'analysant dans son propre mouvement. Non. Entendre pour le psychanalyste c'est enclencher un mouvement dynamique dans lequel l'analysant est acteur.

Je montrerai à l'aide d'une cure d'un jeune garçon de 10 ans comment le moteur de la cure a été d'entendre l'enfant pas seulement dans son symptôme mais dans sa globalité. C'est-à-dire de prendre ses élaborations psychiques pour l'écriture d'une lettre. Cela implique la nécessité d'entendre la dimension du symbolique.

Antoine est venu me voir pour troubles du sommeil : il ne pouvait s'endormir sans somnifère ou alors il lui fallait rejoindre sa mère dans son lit. Le père d'Antoine est décédé il y a 2 ans d'une tumeur cérébrale à l'âge de 42 ans. Antoine vit actuellement avec sa mère et son frère aîné âgé de 12 ans. Les difficultés d'endormissement d'Antoine sont apparues peu après la mort du père.

Antoine se présente comme un enfant confiant et ouvert. Confiant en lui-même et en l'autre. Étant confiant dans la relation à l'autre il rencontre sur son chemin des personnes (son instituteur, son grand-père) sur lesquelles il peut s'appuyer pour donner une forme à ce qui émerge de lui.

Il est aussi un enfant ouvert au sens où il est réceptif et non défensif à ce qui lui arrive de l'extérieur et de l'intérieur.

C'est dans ce contexte qu'il reçoit le choc de la maladie et de la mort de son père. Ce choc, cependant, n'entame ni sa confiance ni son ouverture. Néanmoins ce choc reste encore très vif au moment où il vient me voir, c'est à dire presque trois ans après la déclaration de la maladie et deux ans après la mort du père.

Les quatre rencontres que j'aurai avec Antoine et qui aboutiront à la disparition du symptôme vont se situer sur deux plans :

Premièrement, la connaissance d'Antoine : son histoire, sa généalogie, son environnement, ses jeux, ses intérêts, son goût pour l'école, ses camarades, ses aspirations, ses regrets, ses souvenirs de petite enfance, son goût des blagues etc...Se tisse entre lui et moi une complicité.

Deuxièmement, ce qui se rattache directement à ses difficultés d'endormissement, à savoir ce qui se passe en lui la nuit. Antoine me livre toute une série de rêves-cauchemars qui ont à peine besoin d'une clé pour être lus :

Dans un rêve sa mère finit par mourir après que des bandits soient venus tous les jours de la semaine la battre et la voler.

Dans un autre rêve un chien prend la place de son chat. Il mord le chat à la gorge. Celui-ci gonfle et meurt. Pas besoin de clé pour comprendre que le chien est la maladie qui est venue saisir le père à la gorge.

Dans un rêve suivant Antoine joue près d'un cimetière. Il fait du vélo mais heurte une grosse bosse sur la route qui n'est autre qu'un monticule recouvrant un cadavre.

Dans un autre rêve tout est bizarre. « il n'y a plus de Tour Eiffel » dit-il. Lui est quelqu'un d'agressif qui tape. Pour sortir de ce rêve il ne voit pas d'autre issue que de se jeter par la fenêtre.

Dans un autre rêve il pouvait devenir transparent et aimait être invisible mais « il y avait des trucs bizarres qui roulaient par terre et évoquaient la mort ».

Ici le choix de la position du psychanalyste est déterminant. Je choisis en effet de ne pas interpréter les rêves et de leur donner le statut d'un texte en train de s'écrire.

Les rêves d'Antoine montrent que la mort du père vient lui révéler ce qu'il n'était pas sans savoir mais qui généralement reste refoulé. Refoulé au point que Freud a pu écrire que la mort était irreprésentable pour l'homme et que l'inconscient ne connaît pas la mort.

De plus, la mort du père vient révéler à Antoine qu'il possède en lui cette attitude de l'homme originaire (*Urmensch*) qui est la capacité de meurtre de l'autre.

Le langage lui-même est marqué par cet originaire : si le langage est intervenu comme progrès de la culture pour suspendre le meurtre et tenir les corps en retrait du contact de la mort, le langage ne saurait oublier son origine.

On retrouve dans les rêves d'Antoine cette double fonction du langage :

Premièrement le rêve-langage comme disposant d'un temps anachronique, d'images visuelles, de figures quasi hallucinatoires et comme maintenant la présence du réel et de l'originaire.

Deuxièmement le rêve-langage comme possibilité de suspension du meurtre et comme permettant de ce fait une dérivation métaphorique de celui-ci.

Cette seconde fonction du rêve-langage a été opératoire pour Antoine à partir du moment où il y a eu la rencontre transférentielle avec un psychanalyste.

Au delà de la peur panique de disparaître dans l'anéantissement de l'absence, Antoine cherche à créer la continuité psychique d'être le fils de son père. Il me semble être dans un processus, celui de vouloir penser la mort de son père. Les rêves me semblent avoir cette fonction. C'est une fonction symbolique de nouage d'un réel avec l'imaginaire.

Pour que cette fonction d'élaboration d'un réel (la mort du père) ne reste pas qu'imaginaire, encore faut-il que les rêves puissent être adressés. C'est cette fonction d'adresse que j'occupe quand je reçois les rêves d'Antoine. Volontairement, je l'occupe à la fois dans une proximité affectueuse, mais aussi dans un certain silence. Tout en étant dans un mouvement d'identification à l'enfant, j'essaie de laisser de la place pour le réel de la mort sans en être pour autant détruite.

Je me situe du côté d'une présence se référant à la parole, une présence non consolatrice ni réparatrice mais reconnaissante du processus de symbolisation qui est en train de se chercher.

Mais aussi, selon la découverte de Freud relue par J. Jacan, j'entends les rêves comme une chaîne signifiante.

Si j'ai pu comparer le processus psychanalytique au geste du calligraphe, c'est pour mettre l'accent sur l'importance de la dimension symbolique des formations de l'inconscient.

Qui est le calligraphe ? Est-ce l'enfant ? Est-ce le psychanalyste ? Il me semble que c'est la rencontre des deux. De même que le calligraphe contemple le paysage dont il fait ensuite un trait, de même Antoine me donnait à voir son paysage intérieur, ses démons pour que lui et moi nous puissions en faire un trait d'écriture.

J'ai écouté l'enfant comme le calligraphe regarde le paysage et par un geste d'écriture engendre une réalité.

Puisque j'ai comparé le geste du psychanalyste au geste du calligraphe je suis amenée à me poser la question : quelle lettre s'est écrite ? Quelle lettre Antoine a-t-il trouvée ? Qu'est ce qui dans cette cure fait office de lettre ?

Il n'y a pas, à proprement parler, la production d'une lettre ; il s'agit plutôt des effets de cette lettre : le fait qu' Antoine ait pu transformer le traumatisme de la disparition et du vide en capacité de pouvoir penser et retrouver son père.

Comme si, ainsi, il avait pu lui donner une sépulture et inscrire un peu plus sa filiation.

J'ai dit que Antoine était un enfant *ouvert*. Il lui manquait un mouvement de bouclage ;

L'opération qui a été produite par Antoine a été une opération d'écriture, pas seulement parce que ce qui s'est passé entre nous a provoqué en moi le désir d'écrire, mais parce que notre rencontre est venue fermer quelque chose, opérer du refoulement, faire tenir ensemble la représentation de choses et la représentation de mots. Notre rencontre a eu un effet de clôture.